

DE L'EXPÉDITION D'EGYPTE 1798 -1801 À LA GUERRE AU MILIEU DES POPULATIONS

DA EXPEDIÇÃO DO EGITO 1798-1801 À GUERRA NO MEIO DA POPULAÇÃO FROM THE EGYPTIAN EXPEDITION 1798-1801 TO THE WAR AMIDST POPULATION

JULIEN MERMILLON¹

RESUMO

A expedição francesa no Egito (1795-1801) fornece mais do que imagens pitorescas e exóticas à epopeia napoleônica. Ela se revela mais atual que outras campanhas da época e merece o interesse de quem procura compreender como a influência e a aproximação global podem ser empregadas em apoio a uma operação militar. O General Bonaparte estava consciente da distância cultural entre as populações locais e suas tropas e do risco de perder antecipadamente uma guerra contra as primeiras. Ele buscou, então, se conciliar a qualquer preço às ideias religiosas dos egípcios e influenciá-los por intermédio de suas próprias escolhas. Longe de conduzir apenas uma operação militar, ele adotava uma aproximação efetivamente global, na qual as considerações administrativas, culturais e econômicas eram protagonistas. Bonaparte sabia explorar perfeitamente a presunção dos homens, assim como o poder perceptível de suas forças; ele soube reverter situações que poderiam levá-lo à guerra contra a população, que ele tanto temia. Fortalecido pela excepcional liberdade de ação que o beneficiava, ele revelou no Egito sua verdadeira face de político de ambições sem limites. Um político que, para se impor, contava mais com sua extraordinária inteligência situacional e com a compreensão da natureza humana do que com a força das armas.

Palavras-chave: Expedição francesa. Egito. Bonaparte.

ABSTRACT

The French expedition in Egypt (1795-1801) provides more than picturesque images and exoticism to the Napoleonic gesture. It is less dated than many other campaigns of the time, and provides food for thought to those who want to know how the influence or the global approach can, indeed, back a military campaign. General Bonaparte measured the cultural difference between his force and the local populations. He clearly identified the risk of a war against them, a war he knew he could not win. So he found levers of influence to reach to the Muslims and left nothing undone to reconcile the religious ideas. This campaign is not purely military; it is a comprehensive operation in which administrative, cultural and economical issues are critical. Bonaparte perfectly handled men's vanity and the power of perceived strength; he cautiously turned around the incidents that could have triggered the war with the populations that he feared. Taking advantage of the unique autonomy he enjoyed there, Bonaparte showed true colors in Egypt, those of a politician fitted with limitless ambition, and who relied on his superior situation awareness and understanding of the human nature in order to prevail not only by the force of arms.

Keywords: French expedition. Egypt. Bonaparte.

RÉSUMÉ

L'expédition française en Egypte (1795-1801) n'est pas qu'une collection d'images d'Epinal propre à donner sa touche d'exotisme à l'épopée napoléonienne. Elle se révèle moins datée que d'autres campagnes de cette époque, et mérite l'intérêt de qui cherche à comprendre comment l'influence ou l'approche globale peuvent être employées à l'appui d'une opération militaire. Le général Bonaparte était conscient de la distance culturelle entre les populations locales et ses propres forces, et du risque qu'il y avait à entrer en guerres contre les premières. Une guerre perdue d'avance. Il entreprit donc de se concilier à tout prix les idées religieuses des Egyptiens, et de les influencer par l'intermédiaire de relais de son choix. Loin de mener uniquement une opération militaire, il adopte une approche résolument globale, dans laquelle les considérations administratives, culturelles et économiques jouent les premiers rôles. Bonaparte savait parfaitement exploiter la vanité des hommes comme le pouvoir de la force perçue ; et il sut désamorcer des situations qui auraient pu déclencher cette guerre contre la population qu'il redoutait tant. Fort de l'exceptionnelle liberté d'action dont il bénéficiait, il a dévoilé en Egypte son vrai visage, celui d'un politique aux ambitions sans limites. Un politique qui, pour s'imposer, comptait au moins autant sur son extraordinaire intelligence de situation et sur sa compréhension de la nature humaine que sur la force des armes.

Mots-clés: Expédition française. Egypte. Bonaparte.

I AVANT-PROPOS

C'est en lisant le livre de Charles Bonaparte Napoléon mon aïeul, cet inconnu que j'ai réalisé combien les problèmes qui préoccupaient le corps expéditionnaire français d'Egypte entre 1798 et 1801 étaient proches de ceux que les occidentaux peinent aujourd'hui à résoudre en Afghanistan et en Irak. J'ai pu ultérieurement confirmer cette intuition par le biais d'autres lectures, notamment celle des Mémoires de Napoléon : Tome 2, la campagne d'Egypte. L'article qui suit s'attache à tirer, essentiellement des deux ouvrages que je viens de citer, les éléments qui font de cet épisode historique une illustration non contemporaine, donc originale, des concepts d'approche globale ou des opérations d'influence, dans le contexte d'une expédition occidentale en pays musulman.

2 De l'expédition d'Egypte 1798-1801 à la guerre au milieu des populations

Le 30 floréal an VI (19 mai 1798), sous les ordres du général Bonaparte, un corps expéditionnaire français de 40 000 soldats et 10 000 marins quitte Toulon, mais aussi Marseille, Gênes, Ajaccio et Civitavecchia à bord de plus

¹ Corpo de Reação Rápida francês. Lille-Nord Pas De Calais, França.
Email: <mermillon.julien@yahoo.fr>
Mestre em Gestão e Defesa (École de Guerre - Paris).

de 400 navires, en direction de l'Égypte. Depuis le XVI^e siècle, elle est occupée par l'Empire Ottoman, qui y laisse le pouvoir local aux Mamelouks, ces descendants d'esclaves venus du Caucase depuis le XIII^e siècle pour servir d'armée d'élite. Les Français débarquent à Alexandrie le 1^{er} juillet 1798. Le 31 août 1801, au terme d'une ultime contre-offensive combinée des Anglais et des Ottomans, le corps expéditionnaire, alors commandé par le général Menou, doit capituler et est rapatrié sur les vaisseaux anglais.

L'aventure égyptienne a donc duré trois ans. Elle laisse dans les mémoires de nos compatriotes une pittoresque collection d'images d'Épinal et apporte une touche d'exotisme à la geste napoléonienne. Mais elle mérite également que les militaires du début du XXI^e siècle y jettent un regard curieux, car le corps expéditionnaire et son chef ont dû relever des défis qui sont tout à fait actuels. La manœuvre que conduisit alors Bonaparte est d'une grande richesse pour qui veut savoir comment l'influence ou l'approche globale peuvent, en effet, concrètement influencer dans le cadre d'une campagne militaire.

3 Un projet ancien, dicté par des considérations géopolitiques

L'idée, souvent avancée pour expliquer le déclenchement de l'expédition, que le Directoire aurait voulu éloigner un général Bonaparte trop ambitieux et trop encombrant ne tient pas. Son éloignement ne l'a d'ailleurs nullement empêché de revenir en France quand il a senti son heure venue. Les vrais raisons sont autres : objectivement incapable d'attaquer l'Angleterre de front en 1798, le Directoire a opté pour une approche indirecte, et activé le plan "Égypte". Auréolé de ses succès en Italie, Bonaparte est apparu aux directeurs comme le plus qualifié pour prendre la tête du corps expéditionnaire.

Car le projet même de l'expédition d'Égypte est assez ancien. Il était déjà dans les cartons du secrétaire d'État aux Affaires étrangères de Louis XVI, Vergennes (1719-1787) (BONAPARTE, 2009, p. 173). L'idée ne doit donc rien ni la Révolution française et ni Bonaparte : elle est dictée par la géopolitique d'une France engagée dans une lutte séculaire contre l'Angleterre : une lutte militaire, commerciale, et coloniale. En prenant le contrôle de l'Égypte, la France désirait s'ouvrir la route des Indes et contester aux Anglais la domination sur la Méditerranée. L'Angleterre tentait alors de s'implanter partout dans le sous-continent indien et tenait les ports, alors que la France devait se battre pour y défendre ses rares comptoirs.² L'expédition devait permettre la construction d'un double port, en mer Méditerranée et en Mer Rouge, qui aurait préfiguré le canal de Suez, donnant ainsi à la France la clé de l'Orient.

La guerre contre l'Angleterre et sa composante économique sont justement présentées par Bonaparte à l'armée qui s'embarque comme les mobiles principaux de l'expédition :

Soldats, vous allez entreprendre une conquête dont les effets sur la civilisation et le commerce du monde sont incalculables. Vous porterez à l'Angleterre le coup le plus sûr et le plus sensible, en attendant que vous puissiez lui donner le coup de mort. Les Beys-Mamelouks qui favorisent exclusivement le commerce anglais, qui ont couvert d'avanies nos négociants, et qui tyrannisent les malheureux habitants du Nil, quelques jours après notre arrivée n'existeront plus. (BONAPARTE, 2009, p. 179)

Les mobiles humanitaires, la libération de populations tyrannisées appartiennent largement au discours et préfigurent la manœuvre d'influence à venir. Ils ne doivent pas tromper l'observateur ; c'est bien le traité conclu par les Mamelouks en 1775 avec la Compagnie des Indes anglaises (BONAPARTE, 2011, p. 54) qui les a désignés à la vindicte française.

La jeune République est également avide de prestige et de puissance, ce que la proclamation de Bonaparte à l'armée de la Méditerranée traduit sans ambiguïté : *"Le génie de la liberté qui a rendu, dès sa naissance, la République l'arbitre de l'Europe, veut qu'elle le soit des mers et des nations les plus lointaines"* (BONAPARTE, 2011, p. 176). Dans l'esprit de Bonaparte, la conquête d'une colonie en Égypte doit compenser la perte des Indes occidentales (BONAPARTE, 2009, p. 173) (la Louisiane a dû être cédée à l'Espagne en 1762 suite à la Guerre de Sept ans et les esclaves de Saint Domingue se sont soulevés à partir de 1791). Il s'agit de renforcer la position de la France en Inde, où elle a hérité d'un allié de l'Ancien Régime : Tipu Sahib, le sultan de Mysore, qui s'est rallié à la Révolution et dont la principauté serait accessible d'Égypte (BONAPARTE, 2009, p. 172).

L'expédition d'Égypte s'inscrivait donc logiquement dans une stratégie française de puissance face à l'Angleterre. On pourrait dire qu'elle en a constitué le volet indirect, ou périphérique.

4 L'appréciation initiale réaliste de la situation par Bonaparte

Bonaparte appréhende l'Égypte avec lucidité. Il n'ignore pas que le rapport d'influence lui est défavorable. Et il a déjà eu à gouverner des territoires conquis lors de la première Campagne d'Italie (1796-1797), ce qui constitue indubitablement un facteur supplémentaire de réalisme et lui permet de mieux anticiper les difficultés et l'importance de son rôle d'administrateur, d'organisateur et pas seulement de chef militaire. On portera à son crédit le redécoupage de l'Égypte en provinces, la création d'institutions devant favoriser le commerce et le ravitaillement ou encore d'une administration des finances (BONAPARTE, 2011, p. 43). On parlerait aujourd'hui de *"Nation Building"*.

Tout d'abord, il mesure toute la distance qui sépare les Français des Égyptiens en 1798 : *"[...] la vieille Égypte, habitée par des nations orientales, bien étrangères à*

² Exposition *Egyptomania* au Louvre en 2011.

nos mœurs, à nos habitudes et à notre religion” (BONAPARTE, 2011, p. 118). Fort de l’expérience italienne, il prend la peine de brider les ardeurs anticléricales des membres de l’expédition: “*Les peuples avec lesquels nous allons vivre sont mahométans*”; leur premier article de foi est celui-ci:

Il n’y a pas d’autre Dieu que Dieu, et Mahomet est son prophète. Ne les contredisez pas; agissez avec eux comme nous avons agi avec les Juifs, avec les Italiens; ayez des égards pour leurs muftis et leurs imams, comme vous en avez eu pour les rabbins et les évêques; ayez pour les cérémonies que prescrit l’Alcoran, pour les mosquées, la même tolérance que vous avez eue pour les couvents, pour les synagogues, pour la religion de Moïse et de Jésus-Christ. (BONAPARTE, 2009, p. 180)

4.1 Le risque de guerre contre la population

Bonaparte dispose pour comprendre son futur théâtre d’opération d’un conseiller à l’expertise inestimable, en la personne de Constantin de Chasboeuf, Comte de Volney (1757-1820). Volney s’était lui-même rendu au Proche Orient et avait consigné ses précieuses observations dans son ouvrage *Voyages en Egypte et en Syrie*, une dizaine d’années avant le déclenchement de l’expédition. La justesse de ses vues le fit reconnaître par certains comme un observateur exact, éclairé et un guide sûr, le seul même qui ne les ait jamais trompés.³

Bonaparte a étudié Volney, et l’a même rencontré plusieurs fois. Comme lui, il est convaincu de la nécessité de ne pas combattre les idées religieuses des Egyptiens, mais de se les concilier, alors qu’elles constituent le principal obstacle à l’établissement de l’autorité française. Bonaparte mesure certainement l’incapacité de son corps expéditionnaire à sortir vainqueur d’un tel affrontement, qui fait figure d’option désespérée. Volney écrivait en 1788 qu’il faudrait, pour s’établir en Egypte, soutenir trois guerres :

la première contre l’Angleterre, la seconde contre la Porte, mais la troisième, la plus difficile de toutes, contre les musulmans, qui forment la population de ce pays. Cette dernière occasionnera tant de pertes, que peut-être elle doit être considérée comme un obstacle insurmontable. (CHASSEBOEUF, 1787, p. 841)

Intervenant en Egypte pour combattre l’Angleterre, et dans une moindre mesure la Porte, les Français auraient en effet, par leur simple présence en terre musulmane, fourni un *casus belli* aux Egyptiens, qui ne sont pourtant par leurs ennemis, et qui ne sont pas non plus la cible de l’expédition. Cette guerre non voulue correspond assez bien au concept contemporain d’*Accidental Guerilla* développé par David Kilcullen pour décrire les insurrections auxquelles les occidentaux ont fait

face en Afghanistan et en Irak depuis 2001 (KILCULLEN, 2009).

De fait, la victoire militaire ne peut suffire tant que les Français ne se seront pas conciliés les idées religieuses, et Bonaparte en reste bien conscient au lendemain de ses éclatantes victoires militaires contre les Mamelouks:

Maîtres d’Alexandrie et du Caire, vainqueurs à Chobrâkhyt et aux Pyramides, la position des Français était incertaine. Ils n’étaient que tolérés par les fidèles, qui, étourdis par la rapidité des événements, avaient fléchi devant la force, mais qui déjà déploraient ouvertement le triomphe des idolâtres, dont la présence profanait les eaux bénies. Ils gémissaient de l’opprobre qui rejaillissait sur la première clef de la sainte Kaaba ; les Imams récitaient avec affectation les versets du Coran les plus opposés aux infidèles. Il fallait arrêter la marche des idées religieuses, ou l’armée, malgré ses victoires, était compromise [...] la prédiction de Volney allait se réaliser; il fallait se rembarquer ou se concilier les idées religieuses. (BONAPARTE, 2011, p. 163)

Une telle lucidité a certainement manqué en 2003, après la victoire de la coalition menée par les Américains contre l’armée irakienne, et dans une moindre mesure en Afghanistan.

4.2 Eviter l’anarchie et le syndrome de l’occupation

Bonaparte a également conscience de l’importance qu’il y a à éviter l’anarchie dans sa conquête. Dès la prise d’Alexandrie, une de ses premières mesures consista d’ailleurs à maintenir l’ordre:

Koraïm capitula, s’attacha au général français, se reconnut son esclave, lui prêta serment. Il fut chargé de la police des habitants, car l’anarchie est le plus grand ennemi qu’ait à redouter un conquérant, surtout dans un pays si différent par la langue, les mœurs et la religion (BONAPARTE, 2011, p. 120).

Le vide créé par une chute du pouvoir des Mamelouks est bien perçu comme potentiellement dangereux et devant être comblé. On pourra comparer cette situation à celle de l’Irak après la chute du pouvoir baassiste en 2003.

Très tôt, ce qui révèle la profondeur de sa réflexion préalable et la justesse de son appréciation des risques, Bonaparte souhaite fondre l’armée française dans le paysage, et ainsi combattre sa perception comme une troupe étrangère et une force d’occupation, dont il sait qu’elle est intolérable dans la durée :

Il faut se conformer aux manières des orientaux, supprimer le chapeau et les culottes étroites, et donner à l’habillement de nos troupes quelque chose de l’habillement des Maghrébins et des Arnauts.

³ Berthier (maréchal), *Relation de l’Expédition d’Egypte*.

Ainsi vêtues, elles paraîtront aux habitants une armée nationale. (BONAPARTE, 2011, p. 298)

Tous les enjeux majeurs de l'expédition avaient donc été cernés avec justesse, et il faut reconnaître la sagesse et la pertinence des choix faits par Bonaparte, que nous allons détailler, même s'ils ne purent pas produire un succès durable.

5 UNE MANŒUVRE GLOBALE, COHÉRENTE ET PRÉPARÉE, QUI FAIT LA PART BELLE À L'INFLUENCE

Pour relever les défis qui se posent au corps expéditionnaire et qu'il a, comme nous venons de le voir, bien identifiés, Bonaparte déroule une manœuvre cohérente, visiblement mûrie et nourrie des mêmes études et expériences préalables qui lui avaient permis d'identifier les problèmes. Cette manœuvre peut être qualifiée de "globale", pour reprendre un adjectif qui ne sera en vogue que deux cents ans plus tard, mais qui décrit assez bien le fait qu'elle s'adressait aussi bien aux domaines militaires, politiques locaux voire régionaux, qu'économiques, religieux ou administratifs. La recherche des relais d'influence ainsi que la psychologie, qui on le verra est militaire, y ont une grande part.

Lors de l'expédition de Syrie par exemple, l'armée utilisa des méthodes et des outils dignes de nos opérations d'influence actuelles. On peut difficilement croire qu'il se soit agi d'expédients ou d'improvisations en cours de campagne.

Berthier profita de ce moment de repos pour expédier des proclamations à Jérusalem, à Nazareth, dans le Liban. C'étaient des proclamations du sultan El-Kébir (le général Bonaparte) aux Turcs ; c'étaient des allocutions aux ulémas de Gâma El-Azhar aux fidèles musulmans, et enfin des circulaires aux chrétiens. Ces proclamations étaient en arabe ; le quartier général avait une imprimerie. (BONAPARTE, 2011, p. 163)

5.1 Le besoin d'intermédiaires pour gouverner, et le choix arabe de Bonaparte

Pour gouverner sa conquête, Bonaparte sait qu'il va avoir besoin d'intermédiaires. La distance culturelle qui sépare Français et Egyptiens est un obstacle insurmontable à l'instauration d'une administration purement française. Il crée donc une autorité à sa main qui fait sa volonté tout en préservant les apparences, et surtout en apportant sa connaissance des coutumes et des questions locales: "Pour s'imposer, (Bonaparte) respecta l'Islam, créa des divans autochtones" (BONAPARTE, 2011, p. 42). Il rappelle ces considérations fondamentales au général Kléber dans le Mémoire sur l'Administration Intérieure qu'il lui laisse en quittant l'Egypte et en lui confiant le commandement "Il nous est impossible de prétendre à une influence immédiate sur des peuples pour qui nous sommes si étrangers ; nous

avons besoin, pour les diriger, d'avoir des intermédiaires."

Pour jouer ce rôle d'intermédiaires, Bonaparte choisit les chefs traditionnels des populations autochtones arabes, et forme avec eux son divan. La légitimité qui était la leur auprès de la population les qualifiait pour ce rôle. Bonaparte avait vraisemblablement identifié comme une opportunité leur frustration et leur jalousie, du fait de l'accaparement du pouvoir à leurs dépens par les Mamelouks. Il choisit donc de flatter la fibre nationaliste arabe contre l'occupant turc et mamelouk, considérant que "Dans l'opinion des Arabes (...) les Mamelouks et les Turcs sont des usurpateurs" (BONAPARTE, 2011, p. 81), ou encore que "L'Arabe est l'ennemi des Turcs et des Mamelouks. Ceux-ci ne l'ont gouverné que par la force; leur pouvoir était tout militaire" (BONAPARTE, 2011, p. 296). Il ne se cacha pas de ce choix et affirme clairement dans ses mémoires que "La gloire et le bonheur de la patrie arabe étaient chers à tous (les membres du divan); c'était une fibre de laquelle on pouvait un jour tout espérer" (BONAPARTE, 2011, p. 178). Il exalta le sentiment national des Arabes par des discours comme celui-ci:

Pourquoi la nation arabe est-elle soumise aux Turcs? Comment la fertile Egypte, la sainte Arabie, sont-elles dominées par des peuples sortis du Caucase? Si Mahomet descendait aujourd'hui du ciel sur la terre, où irait-il? Serait-ce à la Mecque? Il ne serait pas au centre de l'empire musulman. Serait-ce à Constantinople? Mais c'est une ville profane, où il y a plus d'infidèle que de croyants: ce serait se mettre au milieu de ses ennemis. Non, il préférerait l'eau bénie du Nil; il viendrait habiter la mosquée de Gâma el-Azhar, cette première clé de la sainte Kaaba! (BONAPARTE, 2011, p. 164)

Au moment de quitter l'Egypte, il rappelle les raisons de cette politique à Kléber dans le Mémoire sur l'Administration Intérieure: "Les ulémas, les grands cheiks sont les chefs de la nation arabe ; ils ont la confiance et l'affection de tous les habitants de l'Egypte : c'est ce qui a, dans tous les temps, inspiré aux Turcs et aux Mamelouks tant de jalousie contre eux, et les a décidés à les tenir loin du maniement des affaires publiques. Je n'ai pas cru devoir imiter cette politique".

Pour en faire les relais de son gouvernement, Bonaparte flatte ces dignitaires:

Les ulémas et les grands cheiks furent l'objet spécial de l'attention, des cajoleries de Napoléon. Il leur confirma tous leurs villages, et les environna d'une plus haute considération que celle dont ils avaient joui jusqu'alors. (BONAPARTE, 2011, p. 163)

Il leur rend les attributions que les Mamelouks avaient accaparées, ce qui doit encore renforcer leur prestige au sein de la population:

Les Turcs et les Mamelouks avaient pour principe

fondamental de leur politique d'éloigner les cheiks de l'administration de la justice et du gouvernement; ils craignaient qu'ils ne devinssent trop puissants. Ce fut pour ces vénérables vieillards une agréable surprise, lorsqu'ils se trouvèrent chargés de la justice civile et criminelle, même de toutes les affaires contentieuses de l'administration. Jamais ces hommes, qui étaient à la fois les chefs de la religion, de la noblesse et de la justice, n'avaient été plus considérés; jamais leur protection n'avait été plus recherchée. (BONAPARTE, 2011, p. 164)

La fierté retrouvée des Egyptiens doit leur faire accepter la domination française:

[Bonaparte] donne aux Egyptiens un prestige que leur déniaient les Turcs. Alors qu'ils redoutaient les Français, ces infidèles, il leur rend les antiques prérogatives attachées à leur rang. (BONAPARTE, 2009, p. 185)

Ce contre-pied de la politique de la Porte, dont le but est de diminuer son influence auprès des peuples et d'accroître celle des Français, devient une ligne directrice de la diplomatie pratiquée par Bonaparte en Orient:

La politique de Constantinople est de diminuer le plus possible l'influence du chérif de la Mecque; les sultans sont califes; ils ont effectivement réussi à l'annuler. La politique du général français était opposée. Il avait intérêt à relever la considération religieuse de ce petit prince (...) Cette influence diminuait d'autant celle des muftis de Constantinople. (BONAPARTE, 2011, p. 170).

Il se présente avec beaucoup d'opportunisme comme le héraut d'une nation à laquelle il est pourtant étranger : *"Je veux rétablir l'Arabie; qui m'en empêchera?"* (BONAPARTE, 2011, p. 164). Présomption? Peut-être, mais, même si les obstacles culturels étaient infiniment moindres, on ne pourra s'empêcher de penser qu'il est devenu plus tard le souverain d'un peuple qui n'était pas le sien, et qu'il avait d'abord haï et rêvé de combattre.

Pour Bonaparte, gagner les cœurs des Egyptiens passe aussi par la question fiscale. Il entend jouer du contraste avec ses prédécesseurs mamelouks, le respect et la modération montrés par les Français devant rendre leur présence moins insupportable:

L'Egypte avait payé sous les Mamelouks, suivant la plus ou moins grande rigueur des exactions, 36 à 40 millions. Elle ne payait guère aujourd'hui plus de 20 à 25 millions, et la perception était moins dure; (THIERS, 1845, p. 50)⁴

[les habitants] appréciaient la différence de

domination entre les Mamelouks, qui les pressuraient et n'avaient jamais que le sabre à la main, et les Français, qui respectaient leurs propriétés, et faisaient rarement tomber des têtes. (THIERS, 1845, p. 15)

Dans une proclamation imprimée et diffusée à Alexandrie après la prise de la ville, Bonaparte va jusqu'à se poser en défenseur et en libérateur des Egyptiens jusque-là opprimés : *"je viens vous restituer vos droits, punir les usurpateurs (...)* Si l'Egypte est leur ferme (Bonaparte parle des Mamelouks), qu'ils montrent le bail que Dieu leur en a fait" (BONAPARTE, 2009, p. 180).

5.2 Flatter l'Islam... jusqu'à la conversion?

Pour gagner la faveur des Egyptiens, ou au moins ne pas risquer la guerre pressentie par Volney, Bonaparte se présente d'emblée comme favorable à l'Islam. Après la prise d'Alexandrie, la proclamation en arabe qu'il fait distribuer précise : *"Peuple de l'Egypte, on dira que je viens pour détruire votre religion ; ne le croyez pas ! (...)* je respecte, plus que les Mamelouks, Dieu et son prophète" (BONAPARTE, 2009, p. 180). Au Caire, il déclare : *"Ne craignez rien pour vos familles, vos maisons, vos propriétés, et surtout la religion du prophète, que j'aime"* (BONAPARTE, 2009, p. 184). On notera que dans la première proclamation Bonaparte reconnaît que Dieu existe et que Mahomet est son prophète. Comment cette phrase, très proche dans son sens de la profession de foi musulmane (Il n'est qu'un seul Dieu et Mahomet est son prophète) devait-elle être comprise par les Egyptiens? Préfigure-t-elle le projet de conversion de l'armée et de son chef? Il suffit en effet de prononcer cette profession de foi avec l'intention d'embrasser l'Islam pour se convertir. Il paraît peu vraisemblable en tous cas qu'elle n'ait pas été choisie à dessein.

Bonaparte va se servir de la politique menée en Italie par la République et des récents événements de Malte pour renforcer son image d'ami des musulmans. Il agit cette fois non seulement avec une science consommée de la propagande, mais aussi avec une mauvaise foi évidente:

N'est-ce pas nous qui avons détruit le Pape, qui disait qu'il fallait faire la guerre aux musulmans ? (...) N'est-ce pas nous qui avons détruit les chevaliers de Malte, parce-que ces insensés croyaient que Dieu voulait qu'ils fissent la guerre aux musulmans? (BONAPARTE, 2009, p. 181)

En réalité, Bonaparte n'avait fait le siège de la citadelle de Malte que pour des raisons logistiques. Les chevaliers avaient limité l'accès à l'île pour les vaisseaux français à un point tel que les délais de traversée de la Méditerranée, et donc la sécurité même de l'expédition, auraient été remis en cause. On prit donc par la force ce dont on avait besoin, offrant au passage, pour peu de temps il est vrai, une nouvelle conquête à la République.

⁴ Histoire de la Révolution française Livre Dixième – Evacuation de l'Egypte, A. Thiers, p. 50.

Bonaparte construit sa relation avec la religion du prophète grâce à une connaissance assez précise des structures religieuses de l'Égypte, qui débouche sur une identification des relais d'influence religieux à activer. Le rôle central de la mosquée *El Azhar*, qui perdure à notre époque, est pris en compte:

L'école ou la Sorbonne de Gâma El-Azhar est la plus célèbre de l'Orient. Elle a été fondée par Saladin. Soixante docteurs ou ulémas délibèrent sur les points de la foi, expliquent les saints livres. C'était elle seule qui pouvait donner l'exemple, entraîner l'opinion de l'Orient et des quatre sectes qui le partagent. (BONAPARTE, 2011, p. 163)

On retrouve la même technique d'influence que dans le domaine politique: Bonaparte flatte les dirigeants religieux qu'il veut utiliser comme relais pour qu'ils délivrent son message à la population, en lui donnant la force de leur propre légitimité.

Ces quatre sectes avaient chacune pour chef, au Caire, un mufti. Napoléon n'oublia rien pour les circonvenir, les flatter (...) Tous les jours, au soleil levant, eux et les ulémas de Gâma El-Azhar prirent l'habitude de se rendre au palais, avant l'heure de la prière (...) En sortant de ce lieu, ils allaient aux mosquées, où le peuple était assemblé. Là, ils lui parlaient de toutes leurs espérances, calmaient la méfiance et les mauvaises dispositions de cette immense population. (BONAPARTE, 2011, p. 163)

Comme il le fit plus tard en tant que souverain,⁵ Bonaparte juge et exploite les caractères, notamment la vanité, pour ranger les hommes à ses côtés:

Par cette espèce de vanité commune à tous les hommes, les cheiks se plaisaient à raconter toutes les caresses dont ils étaient l'objet, les honneurs qu'on leur rendait, tout ce qu'ils avaient dit ou supposaient avoir dit. Leur partialité pour Napoléon était évidente [...]. (BONAPARTE, 2011, p. 164)

Très vite cependant, les bonnes intentions et les affichages ne suffisent pas à susciter l'adhésion des populations dans l'Égypte profonde. Réunis dans son divan, les docteurs de la foi, qui reçoivent les rapports des provinces, avertissent Bonaparte. Infidèle il est, infidèle il reste, lui, son état-major et son armée: voilà l'objet des prêches du vendredi. Lorsqu'il demande conseil aux dix cheiks en qui il a confiance, ceux-ci l'enjoignent à se faire musulman:

Vous voulez avoir la protection du prophète, il vous aime. Vous voulez que les Arabes musulmans

⁵ Pour justifier la réintroduction avec la Légion d'Honneur d'un ordre honorifique tel que la Révolution les avait supprimés, il affirmera que c'est « avec des hochets » qu'on mène les hommes, allusion limpide à leur vanité.

accourent sous vos drapeaux. Vous voulez relever la gloire de l'Arabie. Vous n'êtes pas idolâtres. Faites-vous musulmans. Cent mille Egyptiens et cent mille Arabes viendront (...) se ranger autour de vous. (...) vous conquerront l'Orient, vous rétablirez dans toute sa gloire la patrie du prophète. (BONAPARTE, 2009, p. 189)

De telles perspectives ne peuvent pas le laisser indifférent. Ambitieux et fort d'une approche très libre des religions, qui ne sont pour lui que des outils politiques, Bonaparte laisse alors entendre qu'il va se convertir. Mieux, il travaille ostensiblement au projet d'une conversion en masse de son armée. Les plans d'une grande mosquée pouvant accueillir tous les nouveaux convertis sont étudiés. Les difficultés relevées par les cheiks (refus français de la circoncision et attachement à l'alcool) sont soumises aux théologiens et deux fatwas apportent une réponse : la conversion pourrait s'en accommoder. Les Egyptiens sont heureux de la démarche et font courir des rumeurs sur celui qu'ils se plaisent à appeler le sultan El-Kebir (le Grand) : il saurait le Coran par cœur, le prophète lui serait apparu... (BONAPARTE, 2009, p. 190). Les motivations utilitaristes de Bonaparte et son cynisme sont évidents, car nous verrons plus loin qu'il n'a pas la foi. La contre-attaque britannique, la première insurrection du Caire contrarièrent le projet, dont il ne fut plus question. Certes, le général Menou s'est converti et a épousé une musulmane, mais il s'agit d'une démarche personnelle, une curiosité pour les autres membres de l'expédition. La question de savoir si Bonaparte serait finalement passé aux actes se pose néanmoins. Charles Bonaparte, descendant de l'Empereur, ne veut pas l'exclure, au nom du calcul politique (BONAPARTE, 2009, p. 192). Mais quelle aurait été la réaction d'un corps expéditionnaire majoritairement anticlérical, pour qui la religion est devenue une affaire de conscience personnelle et une question privée?

5.3 Eviter l'incident

Dans ses relations avec les musulmans, Bonaparte est par-dessus tout désireux d'éviter les incidents, ou au moins de les désamorcer le plus tôt possible. Dans son Mémoire sur l'Administration Intérieure, il enjoint Kléber de faire sienne cette politique:

Il faut se donner les plus grands soins pour persuader aux musulmans qu'on aime le Coran et qu'on vénère le prophète. Un seul mot, une seule démarche mal calculée, peut détruire le travail de plusieurs années. (BONAPARTE, 2011, p. 297)

Cette extrême sensibilité de la question religieuse pour un corps expéditionnaire occidental en terre d'Islam ne surprend pas aujourd'hui, et les événements de l'époque sont dans ce domaine assez peu datés. Les préventions françaises à l'égard de Jérusalem lors de la campagne de Syrie sont à cet égard très

parlantes, ne serait-ce que par le vocabulaire employé:

Jérusalem ne fut approchée que par quelques escouades de reconnaissance [...] Le jihad avait été proclamé et il ne fallait pas donner du grain à moudre à ceux qui proclamaient que l'armée d'Orient menait une nouvelle croisade. (BONAPARTE, 2011, p. 143)

Confronté à des incidents symboliques dont il perçoit la gravité et le potentiel explosif, Bonaparte s'attache à les désamorcer sans délai, en prenant en compte les us et coutumes locales. Il leur accorde donc ostensiblement l'importance qu'ils ont pour ses interlocuteurs, et non pas celle, plus bénigne, qu'ils ont dans son propre système de valeurs. C'est l'approche prônée aujourd'hui en Afghanistan, et ce réflexe de penser comme l'autre est une des clés de toute politique d'influence. Peut-être Bonaparte en rajoute-t-il quant au résultat, mais la méthode est là. Il relate ainsi la résolution d'un incident que l'on pourrait qualifier de typique:

Les officiers du génie, travaillant à quelques fortifications, culbutèrent quelques tombeaux. La nouvelle s'en répandit et excita un vif mécontentement. Un flot de peuple (...) inonda la place Ezbekyeh, et fit une espèce de charivari sous les fenêtres du sultan El-Kebir. (...) les députés montèrent dans les appartements et furent accueillis avec la plus grande distinction. Les personnes qui formaient la députation étaient pour la plupart des imâms ou des muezzins, sorte de gens qui pour l'ordinaire sont extrêmement fanatiques ; ils parlèrent avec quelque chaleur. Mais leur plainte fut accueillie ; on blâma les ingénieurs français. L'ordre fut envoyé pour que les travaux cessassent sur le champ (...) Les députés furent extrêmement flattés, ils communiquèrent leur contentement à tout ce peuple. (BONAPARTE, 2011, p. 171)

Une telle maladresse à l'égard des musulmans est pourtant commise par Kléber lors de la levée d'une contribution punitive après la seconde insurrection du Caire.

[Kléber] fit répartir sur les principaux cheiks et les propriétés des mosquées une partie de la charge de la contribution. (...) El-Sadat fut surtaxé (...) outré qu'on oubliât à ce point ce qui était dû à sa naissance et à son rang, il refusa de payer. Il fut arrêté, enfermé dans la citadelle ; toutes les menaces le trouvèrent sourd. Kléber, irrité, ordonna qu'on lui donnât la bastonnade. (...) Un tel outrage fait au sang du prophète ! L'indignation fut générale parmi les gens de la loi (...) l'Orient tout entier en frémit. Cette conduite était bien opposée à celle de Napoléon, qui, le lendemain de la révolte du Caire, en 1798, fut clément envers ce même El-Sadat, reconnu le

chef de la rébellion. Kléber paya cher cet oubli de toute politique et cette violation des instructions de Napoléon. (BONAPARTE, 2011, p. 334)

Bonaparte décrit l'évènement, auquel il n'a pas assisté, avec une sévérité qui peut paraître excessive, et à laquelle le processus d'autocélébration n'est probablement pas étranger. On ne peut pas nier, cependant, qu'il vient démontrer de façon éclatante que sa politique était celle de la raison; et que tous les égards qu'il avait pour les notables n'étaient pas une vaine flatterie ou un signe de faiblesse, mais une nécessité. Il avait senti combien la force de la position française n'était qu'apparente.

5.4 L'influence par la force perçue

L'importance de la force perçue dans l'état d'esprit des populations ne saurait être sous-estimée dans le cas de la campagne d'Égypte. Elle a constitué alors un terrain d'affrontement majeur pour l'influence. Dans un tel contexte, paraître fort est plus important que de l'être réellement. Par extension, c'est en étant perçu comme fort qu'on l'est effectivement. Cette idée que la guerre se gagne dans les esprits de la population est aujourd'hui un refrain bien connu des militaires engagés dans des campagnes de contre-insurrection, comme de ceux qu'ils combattent.

Malgré la sensibilité des questions religieuses, la population de l'Égypte n'aurait pas été par nature sujette à l'insurrection, mais plutôt soumise. C'est en tous cas ainsi que la décrit Thiers dans son *Histoire de la Révolution française*: "*L'Égypte était soumise. Les paysans qui la cultivent, habitués à obéir sous tous les maîtres, ne songeaient jamais à prendre un fusil*" (THIERS, 1845, p. 11);

Les habitants n'étaient pas aussi disposés qu'on le disait à un soulèvement. En ménageant, comme l'avait prescrit le général Bonaparte, les cheiks, qui sont les prêtres et les gens de loi des Arabes, on devait bientôt se les attacher. Déjà même nous commencions à nous faire un parti parmi eux. (THIERS, 1845, p. 14)

On remarque que les quelques épisodes d'insurrection et de révolte populaire contre les Français coïncident avec une faiblesse, réelle ou perçue, de ces derniers. La colère de la population était alors attisée par certains acteurs hostiles au corps expéditionnaire, au moyen d'accusations de sacrilège et de la description d'une situation de faiblesse très exagérée, comme lors de la première insurrection du Caire en 1798:

Le général Dupuy [...] reçut [...] un coup de lance [...] il tomba mort. Le bruit se répandit sur le champ dans la ville que le sultan El-Kebir avait été tué; que les Français avaient jeté le masque et massacraient les fidèles. Les muezzins, du haut de leurs minarets, appelèrent les vrais croyants à la défense des

mosquées et de la ville. (BONAPARTE, 2011, p. 182)

Pour mobiliser la population contre les Français, le divan des insurgés déclara en substance

[...] que la Porte avait déclaré la guerre à la France; que Djezzar-Pacha, nommé séraskier, était déjà arrivé à Belbeys avec son armée; que les Français se disposaient à se sauver, mais qu'ils avaient démoli les barrières afin de piller la ville au moment de leur départ. (BONAPARTE, 2011, p. 183)

Cette tendance de la population à suivre le plus fort n'a rien de singulier, et peut se comprendre par un mécanisme de survie. Prise dans un conflit du type de celui de 1798, la population tend à soutenir le camp le plus à même de l'emporter et évite de se compromettre tant avant qu'elle puisse l'identifier avec quelque certitude. Ce mécanisme sera expliqué par Thiers quelques années plus tard:

Il n'est pas douteux que, si les Français éprouvaient des revers, les Egyptiens, avec l'ordinaire mobilité des peuples conquis, feraient comme venaient de faire les Italiens eux-mêmes, ils se joindraient au vainqueur du jour contre le vainqueur de la veille. (THIERS, 1845, p. 15)

Il décrit ainsi la situation de mars 1800, en comparaison de celle qui régnait encore deux mois plus tôt:

Alors on tenait toutes les positions fortifiées de l'Egypte; on dominait les Egyptiens, qui étaient soumis et tranquilles; le vizir se trouvait au-delà du désert. Aujourd'hui au contraire, on avait livré les postes les plus importants; on n'occupait plus que la plaine; la population était partout en éveil; le peuple du Caire, excité par la présence du grand vizir, qui était à cinq heures de marche, n'attendait que le premier signal pour se révolter. (THIERS, 1845, p. 40)

Dès que l'occupant français cesse d'apparaître faible, la population adopte à nouveau une attitude soumise:

Lorsque Kléber mourut, l'Egypte paraissait soumise. Après avoir vu l'armée du grand vizir dissipée en un clin d'œil, et la révolte des trois cent mille habitants du Caire réprimée en quelques jours par une poignée de soldats, les Egyptiens regardaient les Français comme invincibles, et considéraient leur établissement sur les bords du Nil comme un arrêt du destin. (THIERS, 1845, p. 46)

Du fait de leur religion, les musulmans sont également prompts à voir une intervention divine dans la victoire. La soumission à la loi du plus fort serait donc dans l'ordre des choses puisque Dieu a montré qu'il était avec

lui en lui accordant la victoire. Bonaparte décrit ainsi l'état d'esprit des Egyptiens au lendemain de ses premières victoires:

jamais les Français n'eussent vaincu les fidèles si leur chef n'avait été spécialement protégé par le prophète. L'armée des Mamelouks était invincible, la plus brave de l'Orient; si elle n'avait fait aucune résistance, c'est qu'elle était impie, injuste. Cette grande révolution était écrite dans plusieurs passages du Coran. (BONAPARTE, 2011, p. 164)

Bien que plus de deux cent ans nous en séparent, la lecture des événements d'Egypte nous rappelle ceux que nous connaissons actuellement en Afghanistan, et l'attitude de ces chefs tribaux afghans qui attendent prudemment pour prendre parti de savoir qui du gouvernement et de l'ISAF⁶ ou des insurgés va l'emporter. Un fait que Galula avait théorisé dans les années 1960, à la lumière de ses observations de différentes guerres révolutionnaires, et de son engagement en Algérie:

[...] l'attitude de la population au cœur du conflit est moins dictée par le mérite et la popularité relative des adversaires que par son besoin vital de sécurité. Quel est celui des opposants qui offre la meilleure protection, celui qui menace le plus, celui dont la victoire est la plus probable : tels sont les critères qui déterminent le choix de la population en faveur de l'un ou de l'autre. (GALULA, 2008, p. 25)

5.5 L'échec du messianisme révolutionnaire

En Egypte, les Français considèrent qu'ils apportent un progrès à des populations arriérées: "A quel degré de prospérité pouvait aspirer ce beau pays s'il était assez heureux pour jouir, pendant dix ans de paix, des bienfaits de l'administration française!" (BONAPARTE, 2011, p. 114). La misère qu'ils y découvrent a sans doute beaucoup renforcé cet état d'esprit ; elle frappe l'armée au point de la démoraliser momentanément après l'entrée au Caire. Si, par certains de ses propos, Bonaparte préfigure l'esprit colonial du XIXe siècle: "C'est par l'Egypte que les peuples du centre de l'Afrique doivent recevoir la lumière et le bonheur" (BONAPARTE, 2011, p. 115), il est avant tout un ambassadeur des idées de la Révolution. Il entend les propager, comme il le fit dans le nord de l'Italie deux ans plus tôt. Il affirme ainsi dans une de ses proclamations à destination des Egyptiens: "Dites leur que les hommes sont égaux devant Dieu; la sagesse, le talent et les vertus mettent seuls la différence entre eux" (BONAPARTE, 2009, p. 181). Une telle attitude peut paraître naïve a posteriori, mais elle ne l'est sans doute pas plus que celle adoptée par les occidentaux sur certains de leurs théâtres d'opération contemporains, où ils souhaiteraient voir les populations soutenir l'avènement de démocraties libérales calquées

⁶ International Stabilisation and Assistance Force.

sur le modèle qui prévaut chez eux.

Sans doute pour les besoins de la propagande nationale et de sa propre légende, Bonaparte exagéra plus tard le succès des idées importées par les Français parmi les élites arabes:

Les hommes instruits sentaient l'excellence des principes qui régissaient les nations de l'Europe : ils étaient séduits par la perspective du bonheur qui devait résulter pour eux d'un bon gouvernement et d'une justice civile et criminelle fondées sur les saines idées. (BONAPARTE, 2011, p. 178)

Dans les faits, et contrairement à ce qui s'est passé et continuera de se passer en Europe, les idées des nouveaux maîtres trouvent peu d'écho parmi les Egyptiens.

La population du Caire, débarrassée de l'oppression des Mamelouks, n'accueille pas pour autant les Français en libérateurs. Il n'y a pas de conscience politique, les masses délivrées n'avaient appelé personne. (BONAPARTE, 2009, p. 184)

Certaines dispositions issues des lois républicaines sont néanmoins mieux accueillies que les autres, comme les textes sur la propriété foncière, qui *"libèrent les petites gens de l'emprise séculaire des Mamelouks"* (BONAPARTE, 2009, p. 188).

Plus que tout autre aspect des idées révolutionnaires, la distance affichée vis-à-vis de la religion suscita l'incompréhension et l'hostilité des musulmans d'Egypte. Bonaparte a beau s'afficher comme un ami de l'Islam et envisager la conversion, le fond anticlérical demeure: *"Bonaparte (comme ses hommes) ne cesse de récriminer contre les prêtres, cause de tous les maux"* (BONAPARTE, 2009, p. 181). Pour les membres du corps expéditionnaire, la religion est au mieux une affaire privée, individuelle, et ils croient trouver un écho de leurs préoccupations laïques chez les musulmans. Croyant voir dans l'absence de clergé chez les sunnites un point commun, ils se méprennent sur la place réelle de la religion (BONAPARTE, 2009, p. 181), et Bonaparte avec eux. Pour les Egyptiens de l'époque, comme pour de nombreux musulmans appartenant à des sociétés traditionnelles aujourd'hui, en Afghanistan ou ailleurs, l'athéisme est incompréhensible et constitue un facteur de rejet puissant. Les Français offrent ainsi un argument de poids à leurs ennemis, à ceux qui veulent soulever les populations contre eux:

Le peuple français est une nation d'infidèles obstinés et de scélérats sans frein... Ils regardent le Coran, l'Ancien Testament et l'Évangile, comme des fables [...] Il vous est, s'il plaît à Dieu, réservé de présider à leur entière destruction [des Français] ; comme la poussière que les vents dispersent, il ne restera plus

aucun vestige de ces infidèles : car la promesse de Dieu est formelle, l'espoir du méchant sera trompé, et les méchants périront. Gloire au Seigneur des mondes! (GREAT..., 1798).⁷

5.6 Un succès?

S'il est objectivement impossible de nier que l'expédition fut finalement un échec, la politique menée par Bonaparte pour s'attacher les populations, ou au moins ne pas se les aliéner, a été un succès relatif. Le principal intéressé exagère l'ampleur du succès et met son rôle personnel en avant dans ses mémoires:

Partout les cheiks prêchèrent que Napoléon, n'étant pas infidèle, aimant le Coran, ayant mission du prophète, était un vrai serviteur de la sainte Kaaba. Cette révolution dans les esprits en produisit une dans l'administration. Tout ce qui avait été difficile devint facile [...] le général en chef ne se présenta plus dans la ville que les fidèles ne se prosternassent; ils se comportaient avec lui comme ils avaient l'habitude de le faire envers le sultan. (BONAPARTE, 2011, p. 167)

On ne peut cependant pas nier que Bonaparte réussit à se garder d'un conflit généralisé avec la population, tel que le redoutait Volney. Même si le commandement fut moins assuré et moins clairvoyant après son départ, ce n'est pas l'attitude de la population qui eut raison du corps expéditionnaire, mais bien la conjonction des opérations menées par l'Angleterre et des décisions prises à Paris. Comme il le relevait à propos de l'insurrection du Caire et du généreux pardon qui s'ensuivit de la part des Français:⁸

Cet évènement, qui pouvait être si malheureux, consolida le pouvoir des Français dans le pays. Jamais, depuis, les habitants n'ont manqué de fidélité ni trahi les sentiments de reconnaissance qu'ils conservaient pour un si généreux pardon. (BONAPARTE, 2011, p. 187)

On notera à ce sujet que l'assassin de Kléber est venu de Palestine, d'où il n'avait pas pu juger par lui-même du comportement des Français en Egypte, seulement du fait que des infidèles occupaient une terre d'Islam. Thiers écrit:

En Egypte où l'on voyait les Français de près, où l'on appréciait leur humanité, où l'on pouvait les comparer aux soldats de la Porte, surtout aux Mamelouks; en Egypte enfin; où l'on était témoin de leur respect pour le prophète, l'aversion pour eux était moindre; et, quand ils quittèrent plus tard le pays, le fanatisme

⁷ Texte d'un Manifeste du Grand Seigneur diffusé dans toute l'Egypte lors de la première insurrection du Caire en octobre 1798.

⁸ La répression fut limitée à quelques meneurs et à une contribution, ce qui était, à dessein, extrêmement magnanime comparé aux usages orientaux de l'époque.

était déjà sensiblement refroidi. [...] Mais dans le reste de l'Orient on n'était frappé que d'une chose, c'était l'invasion par les infidèles d'une vaste contrée musulmane. (THIERS, 1845, p. 66)

6 DES CIRCONSTANCES UNIQUES

Les circonstances politiques françaises, l'esprit du moment et la personnalité de Bonaparte lui ont conféré une liberté d'action inouïe en tant que commandant d'un théâtre d'opération.

6.1 Un statut de proconsul, combiné à une ambition personnelle illimitée

Tout, dans le contexte, participe à l'autonomie de celui qui commande au corps expéditionnaire d'Égypte. L'instabilité politique qui règne à Paris, et qui ne prendra fin qu'avec le Consulat à vie, ne favorise pas le contrôle étroit des opérations menées par les différentes armées de la République. Encore le corps expéditionnaire d'Égypte n'a-t-il parmi celles-ci qu'un rôle secondaire: ce n'est pas sur ce théâtre d'opération que se joue la survie de la République, et les Directeurs se soucient plutôt de la situation en Allemagne. Les communications sont également difficiles entre la France et l'Égypte, du fait de l'éloignement, mais surtout de contrôle de la Méditerranée par la *Royal Navy*.

Cette autonomie de fait convient parfaitement à Bonaparte, en qui le politique a déjà percé sous le militaire. Et si c'était en Égypte et en Arabie que sa destinée devait s'accomplir? Il pressent qu'il y a là une place à prendre, sous le prétexte que: "*l'Orient n'attend qu'un homme*". Dans ses mémoires, il parle de lui comme d'un prince, alors qu'il n'était qu'un général de la République: "*Les grands du Caire étaient dans les intérêts de Napoléon ; ils voyaient avec plaisir une opération qui allait éloigner la guerre de leurs foyers, en la portant en Syrie. L'espérance de voir l'Égypte, la Syrie et l'Arabie soumises à un même prince leur souriait*" (BONAPARTE, 2011, p. 223). Il a soin de donner à son ambition personnelle une coloration acceptable par les Égyptiens et déclare notamment: "*Je ferai renaître la gloire du temps des Fatimides!*" (BONAPARTE, 2011, p. 164).

6.2 Une approche de la religion très libre

Bonaparte n'a pas de conviction religieuse véritable, tout au plus est-il déiste à la façon de Voltaire et attaché au rituel catholique (BONAPARTE, 2009). A Sainte-Hélène, rapportant au général Bertrand sa découverte du catholicisme au collège de Brienne, il dit:

J'avais onze ans. Je suis scandalisé d'entendre dire que les hommes les plus vertueux de l'Antiquité seraient brûlés éternellement pour n'avoir pas suivi une religion qu'ils ne connaissaient pas. Dès ce moment-là, je n'ai plus de religion". [A Las Cases]: "[...] j'ai eu besoin de croire, j'ai cru. Mais ma croyance s'est trouvée heurtée, incertaine, dès que j'ai su, dès que j'ai raisonné. (BONAPARTE, 2009, p. 88)

Bonaparte peut donc sans scrupules faire l'éloge et même adopter la religion locale, ou feindre de vouloir le faire. La religion est pour lui un facteur politique qu'il considère sans passion: sa manœuvre est désinhibée, sa liberté d'action dans le champ de l'influence et des perceptions est grande. Il en a déjà usé par le passé et assume un tel comportement utilitariste dans ses propos rapportés par Roederer:

C'est en me faisant catholique que j'ai fini la guerre en Vendée, en me faisant musulman que je me suis établi en Égypte, en me faisant ultramontain que j'ai gagné les esprits en Italie. Si je gouvernais un peuple de juifs, je rétablirais le temple de Salomon. (BONAPARTE, 2009, p. 245)

On retrouve la même prévention en Espagne en 1801, quand les troupes du Consulat se joignent aux Espagnols contre les Portugais, alliés des Anglais:

Le Premier Consul avait recommandé la plus exacte discipline aux troupes françaises ; il leur avait prescrit d'entendre la messe le dimanche, de visiter les évêques lorsqu'on traversait un chef-lieu de diocèse, en un mot, de se conformer en tout aux coutumes espagnoles. Il voulait que la vue des Français, au lieu d'éloigner les Espagnols, les rapprochât encore davantage de la France. (THIERS, 1845, p. 32)

Son intérêt pour le prophète, les questions qu'il pose aux membres de son divan à son sujet ne sont en revanche peut-être pas feintes. Bonaparte admire en la personne du prophète le conquérant, et non le fondateur de religion (BONAPARTE, 2009, p. 192). Il nie implicitement son caractère divin en le qualifiant de "grand homme" (BONAPARTE, 2011, p. 161), mais il le place sur le même plan que le Christ et que Moïse, preuve d'ailleurs de son absence de foi catholique:

Mahomet fut prince ; il rallia ses compatriotes autour de lui. En peu d'années, ses musulmans conquièrent la moitié du monde. Ils arrachèrent plus d'âmes aux faux dieux, culbutèrent plus d'idoles, renversèrent plus de temples païens en quinze années, que les sectateurs de Moïse et de Jésus-Christ ne l'ont fait en quinze siècles. Mahomet était un grand homme. (BONAPARTE, 2011, p. 161)

7 CONCLUSION: UNE APPROCHE STRATÉGIQUE DIVERSIFIÉE

La façon qu'a Bonaparte d'être le plus pleinement possible conscient de la situation, et de s'y insérer pour la faire évoluer à son avantage par le jeu de l'influence, est remarquable. Elle n'est pas sans rappeler les recommandations de la stratégie asiatique et les maximes

de Sun Zi, alors qu'on tient trop souvent Napoléon pour le praticien d'une stratégie essentiellement directe et brutale. On méconnaît le fait que sa force résidait moins dans un hypothétique système, que certains croiront déceler et essaieront de théoriser, que dans une intelligence de situation supérieure.

Nourri de culture antique, Bonaparte pensait conquérir l'Égypte à la façon d'Alexandre le Grand, en flattant les populations et en ménageant leur croyance autant que par la force des armes. C'est en suivant ce modèle, qu'il connaît bien et qu'il admire, qu'il donna ainsi la primauté à l'influence plutôt qu'à l'affrontement:

Souvent conquis par les armes des Perses, les Égyptiens se révoltèrent toujours. Quand Alexandre le Grand se présenta sur leurs frontières, ils accoururent à lui, accueillirent ce grand homme comme un libérateur. [...] il connaissait bien l'esprit de ces peuples ; il flattait leur penchant dominant ; il fit plus pour assurer sa conquête que s'il eût bâti vingt places fortes et appelé cent mille Macédoniens. (BONAPARTE, 2011, p. 162)

Il n'y a rien de fortuit à ce que, dans l'esprit de Bonaparte, Alexandrie ait fait figure de capitale naturelle pour la future colonie française d'Égypte. L'approche antique de la religion a probablement forgé les convictions personnelles de Bonaparte, que nous avons mentionnées plus haut. Elles reposent sur la non exclusivité des cultes et le ménagement de ceux-ci par les conquérants pour se concilier les populations ou du moins ne pas les heurter. Des cultes qui sont des piliers des États mais qui font peu appel à la foi personnelle.

Pourtant, quand Bonaparte rêve d'imiter Alexandre, il n'a peut-être pas compris en quoi les monothéismes, et notamment l'Islam, différaient fondamentalement de ces cultes antiques. C'est sans doute la principale faiblesse de son appréciation de situation, par ailleurs très pertinente comme nous l'avons constaté. Les guerres juives de Rome constituaient pourtant un précédent qu'il ne pouvait ignorer. L'incompréhension éclata au grand jour lorsque le général Bonaparte demanda aux cheiks de son divan que les religieux appellent la population à obéir aux Français, et provoqua ainsi leur consternation (BONAPARTE, 2011).

La péremption du modèle, les maladroites commises, la précarité d'un théâtre d'opération coupé des bases de la République ont sans doute tous eu leur part dans l'échec final de l'expédition. Cela n'enlève rien à l'intérêt qui peut être porté à la manœuvre de Bonaparte. Cette campagne est moins datée que la plupart de celles qu'il a menées, parce qu'elle repose largement sur l'influence et sur les perceptions, qui dépendent peu des progrès techniques (sauf pour la diffusion des messages). Elle nous parle du cœur des hommes, de leurs forces et de leurs faiblesses, au premier rang desquelles on trouve toujours la vanité. C'est en cela qu'elle est riche d'enseignements.

8 EPILOGUE

Le retrait français avait laissé la province ottomane sans dirigeant. Les Mamelouks, affaiblis, étaient en conflit avec l'Empire Ottoman pour le pouvoir. Un homme émergea de cette période d'anarchie, et arriva au pouvoir en 1805, grâce notamment au soutien d'une population lasse des luttes intestines. Il s'appelait Méhémet-Ali. Vice roi d'Égypte, formellement inféodé à la Porte, il mena en fait une politique indépendante et est considéré comme le père de l'Égypte moderne. Il en fit une puissance régionale qu'il voyait succéder à l'Empire Ottoman: *"Je suis bien conscient que l'Empire Ottoman va chaque jour vers sa destruction... Sur ses ruines, je vais fonder un vaste royaume ... jusqu'à l'Euphrate et le Tigre"*. De tels propos auraient pu être tenus par Bonaparte en Syrie, car il caressait les mêmes rêves de grandeur orientale.

RÉFÉRENCES

BERTHIER, L.-A. **Relation de l'Expédition d'Égypte**. Strasbourg: Hirlé, 2004.

BONAPARTE, C. **Napoléon mon aïeul, cet inconnu**. Paris: XO Editions, 2009.

BONAPARTE, N. **Mémoires de Napoléon: la campagne d'Égypte**. t. 2. Paris: Tallandier, 2011.

CHASSEBOEUF, C.-F. de. **Voyages en Égypte et en Syrie**. Paris: Volland Desenne, 1787.

GALULA, D. **Contre-insurrection**. Paris: Economica, 2008.

GREAT lord manifesto broadcasted throughout Egypt during the first Cairo uprising in October 1798.

KILCULLEN, D. J. **Accidental Guerilla**. Oxford: Oxford University Press, 2009.

MUSÉE DU LOUVRE. **Egyptomania exhibition**. Paris, 2011.

THIERS, A. **Histoire de la Révolution française: évacuation de l'Égypte**. Livre Dixième. Paris: Paulin, 1845.

Recebido em 23 de outubro de 2013
Aprovado em 28 de novembro de 2013